

Solal Rabinovitch

## **Pensée délirante et déconstruction<sup>1</sup>**

Le morceau de vérité historique qu'inclut la folie et qui fait la force du délire participe-t-il de la construction ou de la déconstruction ? Une telle question écarte d'emblée toute idée de déficit. Si avec Freud on conçoit que, loin d'être la vérité matérielle des faits, la vérité historique est le vrai de la structure, construction ou déconstruction n'ont pas même fonction dans les délires oniriques ou dans les folies raisonnantes ; certes débarrasser de ses déformations le morceau de vérité conduit à déconstruire le délire onirique, mais prendre acte de la construction délirante d'une paranoïa oblige à prendre acte de la fracture qui la fonde, soit de la déconstruction.

### *déconstruction dans les délires oniriques*

Le grain de vérité du délire onirique, c'est le désir que réalise l'hallucination, comme le fait le rêve. C'est le désir de la jeune fille qui, le jour de ses noces rêvées, attend en vain son fiancé supposé et qui devient folle le soir venu, errant dans le jardin en hallucinant le jeune homme absent derrière chaque buisson<sup>2</sup>. C'est le désir de Norbert Hanold courant à Pompéï pour y retrouver en vain une Gradiva avec laquelle il aurait déjà partagé le pain deux mille ans auparavant. Ce désir enfoui, refoulé dit Freud, ce désir jamais réalisé ou bien irréalisable est réalisé par le délire. Réalisant le désir, le délire guérit la perte ouverte par l'irréalisation de ce désir. Il rend au sujet le (ou la) bien-aimé (e) perdu(e). Il le rend non pas par la pensée (la pensée de retrouvaille n'a plus cours) mais par l'hallucination, c'est-à-dire par la perception. En reprenant une métaphore métapsychologique, du système P-Cs (perception-conscience) ne subsiste que le pôle perceptif tandis que le pôle de la conscience, de la pensée, disparaît, et c'est l'a-mentia.

Or guérir ce délire, qui est à la fois construction d'un désir et guérison d'une perte (« comme si elle n'était jamais arrivée »), consiste à le déconstruire, et le déconstruire consiste à reconstruire la cause, perdue, du désir qui l'originait. Le déconstruire réclame donc l'intervention de la pensée, d'une pensée qui retrouve (qui déduit) le désir que réalisait la perception ; et à nouveau, à chaque extrémité du système P-Cs, fonction-neront désir et pensée.

L'investigation du délire, son élucidation permettent d'en découvrir la genèse et, dans sa genèse, le grain de vérité qu'il recèle : c'est la passion

---

<sup>1</sup> Exposé fait à Évry le 13 novembre 2000.

<sup>2</sup> S. Freud, « Les psychonévroses de défense », dans *Névrose, psychose, perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 12.

romantique d'une jeune fille qui, des années plus tard, aura tout oublié, passion comme délire ; c'est l'amour de Norbert déplacé de Zoé à Gradiva et sa fixation érotique sur un mouvement très particulier du pied. Le déplacement d'un mouvement de la cheville enfantine au tracé d'un bas-relief antique fera apparaître dans le conscient le grain de vérité refoulée ; la conviction aura migré de la vérité inconsciente (un désir enfantin pour Zoé) à l'erreur consciente (la fascination pour le bas-relief) ; et c'est ce fameux mouvement de la plante du pied qui aura lié ensemble vérité et erreur. Traiter le délire de Norbert consistera à lui restituer du dehors les souvenirs refoulés auxquels il ne peut du dedans rendre la liberté : ce que fera Zoé-Gradiva. La Gradiva du bas-relief aura servi de support externe au désir de Hanold puisque ce désir n'avait pas accès au dedans psychique, tandis que la Zoé de l'enfance aura permis à la fois que les souvenirs refoulés soient restitués à Hanold et qu'ils retrouvent leur support ancien. En effet ce traitement aurait été vain s'il n'avait tenu compte des sentiments du jeune homme et si la traduction du délire n'eût été : « vois, cela signifie simplement que tu m'aimes ». Éluclidé, donc déconstruit, le délire sera guéri – ici par amour, c'est-à-dire grâce à la fois à l'affect déplacé mais conservé intact, et au fait que cet affect ait pu être partagé par celle qui traitait le délire : « moi aussi, dit-elle, je t'aime depuis toujours ». Quelle manœuvre du transfert ce partage de l'affect peut-il nous proposer ? Car on ne peut pas toujours être la Zoé d'un Norbert pour guérir la perte qui l'habite. On ne peut pas, comme elle, obtenir une guérison en ramenant au grand jour l'amour ancien de Norbert pour Zoé ; contrairement à Zoé, le médecin, dit Freud, ne peut voir tout de suite le dedans psychique du malade, il ne le connaît ni ne partage ses idées ; il doit apprendre à conclure avec une grande sûreté, des idées conscientes qui viennent au sujet et des révélations qu'il fait, au refoulé qu'il recèle ; il doit apprendre à deviner l'inconscient là où il n'y a que des actes conscients, et savoir qu'il y a simultanément élucidation et guérison<sup>3</sup>.

En construisant la cause du désir qui l'anime, le délire onirique nous enseigne que ce désir est « dehors », non déguisé ; le trouble du délire est donc trouble du désir, et son défaut est défaut de la conscience. Au contraire, dans la folie raisonnée, le trouble est trouble de la conscience, de l'intellect, de la pensée, et le défaut est défaut de l'inconscient. S'il y a donc homologie de structure, dans le délire hallucinatoire, entre délire et désir, on pourra également trouver un désir à la base d'une construction délirante. Kraepelin parlait en 1899 de *Wunschparanoïa* : le délire de grandeur est « la trame poursuivie dans l'âge mûr des plans de haute volée du temps de la jeunesse » ; et quand les armes font défaut, « on récuse le jugement d'autrui », ou « on s'exprime dans des espoirs d'avenir qu'aucun insuccès ne peut dissoudre ». Il s'agit d'un délire de compensation, agrandissement d'un état de grandeur qui avait déjà existé. Il peut s'agir aussi d'un délire de persécution avec pour modèle celui du rapport au

---

<sup>3</sup> S. Freud, *Délire et rêves chez la Gradiva de Jensen*, Paris, Gallimard, 1949, p. 203.

père<sup>4</sup> : « Je ne serais pas étonné si l'on parvenait à montrer un jour que ce même fantasme "être soi-même battu par le père" est à la base du délire quérulent des paranoïaques ». <sup>5</sup> L'idée délirante contient donc toujours en son cœur une vérité historique<sup>6</sup> : celle d'un désir, ici œdipien.

Cette vérité historique est ce qui mérite créance chez le délirant ; et c'est elle que le traitement ramène au grand jour. Suffit-elle pour autant à guérir une folie raisonnante ? L'élucidation du délire d'un Schreber est-elle identifiable à sa guérison ? Schreber n'espère-t-il pas simplement éveiller chez les médecins le doute, grâce à son présent travail, et provoquer chez eux un hochement de tête : « se pourrait-il qu'il y eût, après tout, quelque chose de vrai dans ce qu'on convenait d'appeler mon délire et mes hallucinations ? »<sup>7</sup> L'élucidation de ce délire ne le guérit pas, mais, en éclairant la faille que guérit le délire, elle divise l'interlocuteur et l'oblige à voir le grain de vérité du délire. En répondant au fantasme premier du « il serait beau... », en quelque sorte au phénomène élémentaire, le délire constitue une invention du sujet là où aucun signifiant ne peut prendre place dans le trou de la perplexité, au moment du déclenchement. Cette invention, qui a une dimension imaginaire certaine, peut border et/ou combler le trou.

### *constructions délirantes*

Si le délire onirique reconstruit la cause perdue du désir, les autres délires construisent l'approche dangereuse de la faille, au moment du déclenchement. Le « il serait beau... » habille la faille juste avant l'instant de perplexité ou le blanc de l'énigme qui la dévoilent, tel un « pas de signifiant » pour répondre à une interpellation paternelle. Reconstruire une origine à partir du déclenchement, pour le délirant comme pour l'analyste, c'est tenter de construire une adresse, c'est tenter de construire un autre imaginaire comme adresse, c'est-à-dire un autre du transfert, un autre que le transfert puisse manœuvrer, un autre qui modère l'initiative imposée au sujet. Si, pour le délirant, est exclu l'Autre en tant que porteur de signifiant, l'Autre restant est d'autant plus affirmé qu'il a toute l'initiative ; Flechsig ou Zoé-Gradiva incarnent à la fois cet Autre initiateur et l'autre comme double du sujet, à la fois son moi et pas son moi.

Pourtant, au-delà de Flechsig, c'est à un Autre d'une bien autre stature qu'eut ensuite affaire Schreber dans sa construction délirante : à un Dieu qui n'avait de liens qu'avec lui-même, Schreber, au prix de la disparition de toutes

---

<sup>4</sup> S. Freud, *Totem et Tabou*, Paris, Payot, 1971.

<sup>5</sup> S. Freud, « Un enfant est battu », *Névrose, psychose, perversion*, PUF, p. 235.

<sup>6</sup> Cf. S. Freud, « Constructions dans l'analyse », *Résultats, idées, problèmes*, t. II, Paris, PUF, 1985.

<sup>7</sup> D. P. Schreber, *Mémoires d'un névropathe*, Paris, Seuil, note de bas de la page 118.

les créatures de la surface de la terre à l'exception de quelques présences miraculées, Schreber lut alors dans un journal l'annonce de sa propre mort et sut que l'humanité tout entière avait péri – épisode catatonique qu'il définira comme la fin du monde, l'extinction de toutes les horloges, temps d'avant la restauration délirante, temps de toutes les catastrophes, lèpre et peste, tremblement de terre ; temps où les avions, touchés par « le doigt de l'Autre là-haut », s'arrêtent en plein vol, me dit aussi Pierrot, et l'humanité tout entière de se suspendre alors au crime qui va l'abolir. Dans ce temps de suspens se lit bien sûr notre propre mort signifiante, mais peut aussi se lire la reproduction de la fracture forclusive qui frappa autrefois la trace entre mot et chose, l'empêchant par là-même de devenir signifiant. Qui ne cesse de la frapper. Car si le sentiment de fin du monde n'a pour pure réalité que celle de s'être produite autrefois, une fois, puis de s'être effacée de toute inscription possible, il ne cesse pas pour autant de s'éprouver. La catastrophe n'est imminente que parce qu'elle est déjà arrivée, une fois, autrefois, sans laisser de trace ; elle est, pour le sujet, vérité historique sans cesse imminente. Que la catastrophe ait touché toute l'humanité, laissant Schreber comme seul survivant, et la reconstruction délirante (guérison, dirait Freud) succèdera au gouffre de l'anéantissement : lui seul sera *guéri* par les rayons divins<sup>8</sup>. Le travail délirant ne cesse pas plus que la catastrophe subjective qui y ouvre.

En somme, dès la perception, hallucinée ou seulement interprétée, qui constitue le phénomène élémentaire comme entrée dans la psychose (dont Lacan dira qu'il a même structure que le délire, comme la feuille a même structure que l'arbre), se manifeste l'*intention* adressée au sujet. Cette intention est déjà délire. « D'entrée de jeu, ajoute Schreber, s'est manifestée l'intention plus ou moins bien définie d'empêcher mon sommeil, et plus tard de faire obstacle à la guérison de la maladie provoquée par ce manque de sommeil, dans un but qui pour l'instant ne peut être explicité avec plus de précision. » C'est pour donner sens à cette intention adressée au sujet mais encore énigmatique pour lui qu'un Autre de grande stature, Dieu, devient celui qui veut quelque chose du sujet. Miracles et dérèglements extravagants imposés à la réalité perceptive d'une part, contrainte à penser, jeu forcé de la pensée d'autre part, manifestent l'intention de Dieu à l'égard de Schreber, celle de le rendre idiot. On le force à penser sans relâche, sinon les miracles surviennent. Pensée contre jouissance, pensée contre perceptions.

Peu à peu s'élabore cette double activité de la pensée et de la perception. « On » introduit dans son corps des nerfs féminins, « on » le maintient au lit pour être prêt à la volupté, et Schreber finit par s'écrier que « les voies et les moyens de cette ingérence ont pris, au cours des années, des allures de plus en plus attentatoires à l'ordre de l'univers et au droit naturel de l'homme à

---

<sup>8</sup> Cf. Elias Canetti, *La conscience des mots*, Paris, Albin Michel, 1984, p. 46.

disposer librement de ses nerfs »<sup>9</sup>. Ce « On » fomenté donc un complot. « Ainsi se perpétra le complot dirigé contre moi [...] qui visait, une fois qu'aurait été reconnu ou admis le caractère incurable de ma maladie nerveuse, à me livrer à un homme de telle sorte que mon âme lui soit abandonnée [...] cependant que mon corps changé en corps de femme [...] aurait été livré à cet homme, en vue d'abus sexuels, pour être ensuite tout bonnement laissé en plan... » Or, parce que Schreber est seul survivant d'une humanité toute périée par épidémies ou glaciation universelle, le complot pour le rendre idiot va se renverser pour faire de lui le créateur possible d'une nouvelle race : Dieu lui-même. Un nouvel ordre de l'univers, délirant, va s'instaurer. En effet, dit-il, « je suis devenu pour lui, en un certain sens, tout simplement l'Homme – soit l'être humain unique autour duquel gravitent toutes choses, auquel il faut tout ramener »<sup>10</sup>.

Ce complot dont il est le centre, destiné tout d'abord à le rendre idiot, vient rompre l'ordre de l'univers. Or non seulement Dieu l'agence mais il lui en impute la faute : « on ne voulait pas s'avouer que tout cela n'était pas arrivé par ma faute, et on était constamment dominé par la tentation d'inverser les rapports de culpabilité par voie du "me faire passer pour" »<sup>11</sup>. De ce complot subi, Schreber fera un délire de rédemption. C'est en acceptant l'*Entmannung*, en devenant femme et en mettant au monde une nouvelle humanité que Schreber pourra sauver le monde. Il sera donc la mère de l'humanité, la promesse de Dieu, un Dieu qu'il lui faut désormais séduire pour qu'il l'épouse. D'idiot qu'il était, il deviendra « cette belle femme de Schreber »<sup>12</sup> qui offre sa jouissance (sa « volupté ») à Dieu. Offre qui est terrible contrainte : il faut que Schreber assure sans cesse le rôle de la femme dans l'étreinte sexuelle pour que Dieu ne se retire pas et ne le laisse pas en plan. Le « il serait beau... » prépsychotique se résout en un « être-femme » qui coupe court à toute perplexité, un être-femme dont le rien signifiant vient répondre à la fonction réelle de la génération où se résume le père dans la psychose. Le monde sera repeuplé imaginativement de petits Schreber, de ces minuscules petits êtres fantasmatiques. Ce surgissement imaginaire de la fonction réelle de la génération<sup>13</sup> qui est au centre du délire de filiation, on peut le retrouver, sous forme inversée ou pas, à la base de tout délire ; il fait reparaître le père forclos comme père réel, à supplanter ou à sauver. C'est dans la procréation, *quoad matrem*, c'est dans cette fonction réelle de la génération à quoi se réduit le père, que Schreber devient la femme de Dieu et la mère de l'humanité nouvelle ; c'est donc sous la forme réelle et impossible de La

---

<sup>9</sup> D. P. Schreber, *Mémoires d'un névropathe*, op. cit., p. 54.

<sup>10</sup> D. P. Schreber, *Mémoires d'un névropathe*, op. cit., p. 215. Et aussi J. Lacan, séminaire *Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 310.

<sup>11</sup> D. P. Schreber, *Mémoires d'un névropathe*, op. cit., p. 139.

<sup>12</sup> E. Canetti, *Masse et puissance*, Paris, Gallimard, 1966, p. 477.

<sup>13</sup> J. Lacan, séminaire *Les Psychoses*, op. cit., pp. 240-241.

femme, c'est-à-dire de la mère, que revient dans le réel le signifiant rejeté « être-père »<sup>14</sup>.

### *déconstruction de la pensée délirante*

Le délire de filiation, être le fils de Dieu ou être la mère de l'humanité, construit donc du père. La vérité historique de ce délire (historique et non pas matérielle), c'est la forclusion du Nom-du-père à quoi vient répondre un délire de filiation. Pour l'essentiel, la construction délirante construit la faille ; face à l'énigme, à la perplexité (ainsi lorsque Schreber est nommé président de la cour d'appel, rien chez lui ne peut répondre de cette nomination qui lui reste énigme), se construit du sens. Le délire ne reconstruit pas l'histoire du sujet comme le fait la cure dans la névrose, mais il construit en quelque sorte la structure, telle que l'oriente la forclusion du Nom-du-père. Il la construit avec du sens, c'est-à-dire avec le travail de la pensée, et ce faisant la jouissance se localise dans ce travail au lieu d'être folle, délocalisée. Être appelé à faire le salut du monde répond de Dieu et donc du père ; et pour Schreber la jouissance se localise dans la volupté offerte à Dieu. Le travail de la pensée est liaison (pensée de retrouvaille du principe de réalité, retrouvaille de l'objet perdu dans la réalité) dans la mesure où la liaison permet à la pensée de se déplacer librement sans jouissance. Or si Schreber est contraint au jeu forcé de la pensée, *Denkzwang*<sup>15</sup>, c'est pour empêcher que Dieu le tienne pour anéanti dans la jouissance (*liegenlassen*). Mais au-delà de la contrainte à penser, c'est le fantôme de l'énigme qui commence à se penser, et l'image immobile de l'énigme qu'« il serait beau d'être une femme subissant l'accouplement » se prolonge par une période de réflexions intenses ; Schreber doit alors, nous dit-il, résoudre une des plus grandes difficultés qui furent jamais posées à l'être humain<sup>16</sup>. L'altération de la pensée et son écho manifestent le trouble de l'ordre du monde qui se sonorise ; d'un côté l'Autre absolu<sup>17</sup> de grande stature devient l'interlocuteur de Schreber, de l'autre son être devient volupté d'être, volupté d'âme<sup>18</sup>.

Quand n'a pas lieu de construction délirante, le sujet reste fixé à la perplexité, au blanc, à l'énigme, au fantôme : la pensée qui est reflet du monde extérieur, qui est le monde, qui pense le monde, qui pense ce monde fantôme, s'altère. Arrêt, elle se suspend devant le hors-sens où se déchaîne la chaîne signifiante ; jeu forcé de la pensée, elle est pensée métonymique sans point d'arrêt, sa signification se reporte toujours à la prochaine signification, telle un sens qui ne se fixe jamais (la fuite des idées des psychiatres) ; incapable de

---

<sup>14</sup> *Ibidem*, p. 329.

<sup>15</sup> J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 560.

<sup>16</sup> *Ibidem*, p. 128.

<sup>17</sup> Terme utilisé par Lacan dans *les Psychoses*, séance du 31 mai 1956.

<sup>18</sup> Cf. l'hypocondrie de Guiraud avec les sensations cénesthésiques du système nerveux central.

rendre compte du malaise indéfinissable où s'échoue la perception, elle tente non pas de retrouver la réalité perceptive, mais de penser tout ce qui s'y présente comme dérangement : craquement, meuble déplacé, caillou sur l'escalier, geste du voisin, etc. Devenue déliaison, elle déconstruit le monde et restera déconstruction tant qu'une construction délirante ne viendra pas refaire le monde. Déconstruite, elle bâtit des fragments sur des signifiants flottants : « place de la Nation, à 12 h 55, telle année, j'ai eu le sentiment du néant qui depuis ne m'a plus quitté », me dit un homme. La pensée n'arrive plus à choper l'être, elle se parasite elle-même, ne pouvant lier que des fragments en un lien qui se défait à peine fait, ou se fragmentant en débris figés (« ma cuisine » répète inlassablement une femme, comme un nom du rien, un nom de rien à penser, un rien à faire). En quelque sorte c'est une pensée de vide, c'est une pensée qui n'a affaire qu'au vide. « Arrivé au sommet de la colline, le paysage était immobile et beau comme un tableau, j'ai eu comme un vertige et envie de vomir » me raconte un patient, juste avant l'irruption d'une signification délirante. La rencontre brutale avec cette beauté du tableau (peint par qui ?) confronte le patient à une déchirure signifiante : rien ne peut le représenter, lui, dans ce paysage, et le fantôme d'un moment forclusif se produit là, à nouveau, une nouvelle fois, sous nos yeux. Le sujet est arrivé au bord du trou, et la question lui vient de là où il n'y a rien pour penser, de là où c'est le trou comme tel. Ce qu'on appelle déclenchement, c'est la confrontation du sujet, à un moment donné de son existence, avec ce défaut, avec ce trou qui consistait depuis toujours ; l'altération de la pensée n'est qu'un effort désespéré pour assimiler le flou et la perplexité du phénomène élémentaire ; et cette altération est la trace, la seule trace, de la forclusion. Si aucun délire ne se construit pour donner sens à la faille ouverte soudain sous les pieds du promeneur, du voyageur, celui-ci peut rester là, immobile, gelé dans le fantôme, fixé à l'altération du monde pensable, déserté comme une image peinte, la pensée arrêtée, un lac de jouissance à la place du corps.

Pierre saute du train qu'il prend tous les jours pour rentrer chez lui ; il saute devant le panneau indiquant la station d'Enghien parce que c'est là qu'il doit aller, parce que c'est là qu'il habite. Ce jour-là, le train ne s'est pas arrêté à la station d'Enghien, c'était un nouveau train, ou alors il était en grève, en tous cas il ne s'est pas arrêté à cette station ; mais Pierre, lui, s'est arrêté ; il a donc sauté du train pour rentrer chez lui, pour attraper le panneau d'Enghien et il est tombé sur le ballast parce que le train roulait, et il s'est tué. Il ne voulait pas se tuer, simplement il ne voulait pas, ne pouvait pas sortir du cadre de la ligne de chemin de fer qu'il prend tous les jours, il ne pouvait pas aller plus loin, au-delà du nom de la station d'Enghien, plus loin, au-delà de la feuille de papier, de la feuille de sa vie, comme celui qui lisant les graphiques de la Bourse sur internet éprouve, quand la courbe atteint le bord de l'écran, quand on ne sait plus où ça va, le sentiment du néant. Sortir du cadre du tableau, sortir de l'écran de l'ordinateur, sortir de la page du livre, et c'est le chaos : l'impensable. Plus fort

que la mort qui reste dans le cadre, le trou est tout autour de l'écran, de la page, du cadre. On saura, plus tard, que ce jour-là, le jour du saut du train, c'était l'anniversaire du jour où la page de la vie de Pierre s'était ouverte.

En faisant sortir la pensée du sillon, le déclenchement n'est-il pas homomorphe à la pensée ? S'il peut servir à serrer, à contenir le vide de la pensée, vide qui est primaire dans le déclenchement, ne serait-il pas fait de la même façon que la pensée ? Du même mouvement que lire devient délire, lire à côté, la pensée devient un code à déchiffrer<sup>19</sup> qui implique une supposition de l'initiative de l'Autre, supposition qui fonde le délire et qui s'inclut dans l'altération de la pensée. Les pensées imposées, c'est que l'Autre pense en moi ; l'Autre me pense ; du coup je ne reconnais pas comme miennes perceptions et pensées. Dans l'expérience primaire du manque d'un signifiant pour représenter le sujet, quelque chose lui fait signe ; de ce signe, il fait une idée délirante. Mais l'« idée délirante » n'est pas délirante en soi ; même une idée juste peut devenir discours délirant, même un mari trompé peut faire un délire de jalousie<sup>20</sup>. Par contre ce qui est désordre du monde pour le délirant n'est pas une idée, mais c'est la manifestation de son être actuel.

Ainsi le « il dit » délirant, émigré du « je-il dit » du discours intérieur, met fin à la perplexité en identifiant l'être du délirant. Ainsi le délirant aime le « il dit » du délire comme lui-même. Il délire à propos de lui-même, son identité est l'objet de son délire. Plus qu'amour, passion de lui-même, vertige identificatoire, c'est lui qui est visé et il le dit. Pourquoi ce voisin, cet homme célèbre s'intéresse à moi ? Qu'ai-je, qui suis-je pour qu'il s'intéresse à moi ? Devenu étranger au sujet, le discours intérieur éclaire l'Autre masqué qui est toujours en nous. Et, déconstruite par intrusion de l'Autre, la pensée délirante décompose le corps : « regardez mes pieds, me dit Mona, ils ne sont pas à moi ». C'est cette intrusion que doit moduler, modérer l'analyste ; il doit s'interposer entre l'Autre et le sujet, non pas comme l'autre de l'altération mais comme l'autre d'une altérité, soit d'une adresse possible.

Il y a donc homologie de structure ici non plus entre délire et désir comme pour les délires oniriques, mais entre délire et pensée (la pensée étant un autre accès au désir, plus procrastinatique) pour les délires raisonnants. Ce qui fait sortir la pensée du sillon (pensée délirante, déconstruite) serait également ce

---

<sup>19</sup> J. Lacan, « Écrits inspirés, schizographie ». « C'est quand la pensée est courte et pauvre que le phénomène automatique la supplée. Il est senti comme extérieur parce que suppléant à un déficit de la pensée. »

<sup>20</sup> « J'ai cherché, soit à Charcot, soit à Bicêtre, l'idée qui me paraîtrait la plus folle, puis quand je la comparais à un bon nombre de celles qui ont cours dans le monde, j'étais tout surpris et presque honteux de n'y pas voir de différence. » Leuret, *Fragments psychologiques sur la folie*, Paris, Crochard, 1834.



qui pourrait guérir cette sorte de glissade au moyen d'une métaphore délirante. À la base de la construction, l'élément perturbateur lui-même (il serait beau que...) a même structure que le délire, comme les phénomènes élémentaires<sup>21</sup> ont même structure que l'élaboration délirante qui va les inclure. Une pensée sans perception devra penser dans sa forme indifférenciée d'étrangeté les perceptions devenues alors étrangères ; elle devra s'altérer pour penser cette étrangeté perceptive, elle devra se déconstruire pour inclure l'inconnu d'une altérité. C'est entre altération et altérité que devra manœuvrer l'analyste, avec ce qu'il donnera de voix aux pensées du dehors.

---

<sup>21</sup> Ils ont « une teneur neutre », c'est-à-dire que « la pensée qui devient étrangère le devient sous la forme ordinaire de la pensée, c'est-à-dire dans une forme indifférenciée et non pas dans une forme sensorielle définie ».G. de Clérambault, *L'automatisme mental*.